ture, ne parvint à les contenir qu'en portant ses plaintes à l'un des commis du bureau. Sensible à ce service, M^{lle} Levasseur prit le nom et l'adresse de son protecteur, et c'est à cette occasion que J.-J. Rousseau lui écrivit une première lettre, datée de Moutiers-Travers, le 30 novembre 1762.

Par cette lettre, il le remercie des bontés qu'il a eues pour sa gouvernante, et lui témoigne qu'il voudrait être en état de rendre ses remerciements moins stériles, en lui marquant par quelque retour qu'il n'avait pas obligé un ingrat. « Si jamais, ajoute-t-il, l'occasion s'en présente, je vous demande en grâce de ne pas oublier le citoyen de Genève, et d'être persuadé qu'il vous est acquis. »

Dans la seconde lettre, datée du même endroit, le 25 août 1763, Rousseau revient encore sur les bontés qu'il a eues pour sa gouvernante. Il lui peint l'état de dépérissement où se trouve sa santé, qui peut-être avant l'hiver « lui feront trouver un repos que les hommes ne pourront plus troubler. » Il lui peint à cette occasion ses regrets de laisser M^{lle} Levasseur dans un état de pauvreté et de délaissement dont l'idée afflige son cœur. Il dit qu'elle est bonne catholique, qu'elle ne voudrait point vivre dans un pays où l'on professerait une autre religion que la sienne, ni à Paris, où la vie est trop bruyante, et les moyens d'exister trop chers, mais qu'elle désirerait trouver un petit asile, soit dans une communauté de filles, soit dans un village ou ailleurs, pourvu qu'elle y soit tranquille.

« J'ay pensé au país que vous habitez, lequel a, ce me semble, les avantages qu'elle cherche. Voudriés vous bien avoir la charité de lui accorder votre protection et vos conseils, devenir son patron et lui tenir lieu de père..... Il me semble qu'un pareil soin n'est pas moins digne de votre bon cœur que de votre ministère. »

J.-J. Rousseau peint ensuite le caractère de cette fille: « qui